

Maldoror II

- Poésie en prose -

Les premières lignes des chants de Maldoror déclaraient en substance, en manière d'avertissement : « Plut au ciel que le lecteur trouve son chemin à travers les marécages désolés de ces pages sombres et pleines de poison. »

Je vois les hommes autour de moi ravalant leur conscience afin d'élever leur gloire. Pour marquer mon amusement j'ai dessiné, un jour, au couteau un sourire éternel sur mon visage. Mais ce rire gravé dans ma chair n'enchantait personne.

Ma vie s'étale en langueurs de douleurs, quelques spasmes cruels ne peuvent satisfaire cette soif insatiable d'infini. Seules les visions morbides qui composent mes plaisirs me laissent croire que j'existe. Mon âme est un poulpe au regard de soie*, mille corps suppliciés s'accrochent à mes souvenirs comme autant de ventouses. Chaque fois, ma besogne accomplie, une vie qui s'efface vient exalter la mienne. Mes passions ne sont que violentes flétrissures, mon imagination, le fruit décomposé du chaos qui hante mon cerveau.

Parfois, au hasard de mes humeurs, une victime suspend mon geste et me rappelle à ma lointaine humanité. Une nuit de décembre que j'en cherchais une, celle-là m'apparut sous la lueur blafarde d'un réverbère. Sur son pâle visage, je distinguai le sourire glacé d'un enfant mort. Lorsqu'elle vit le mien gravé sur ma face, un sursaut d'effroi la fit tressaillir, mais une étrange attirance guidait toujours mes pas vers elle.

Je laissai cette fois, dans ma mallette mes instruments de souffrance, Je voulais être poète un instant, oublier Maldoror. Je l'entraînai dans une impasse opportune.

— Ne sois pas apeurée, mon enfant, car j'ai pour toi les plus nobles projets, lui dis-je..

Comme la brume lourde caresse les tombeaux, j'effleurai sa peau tiède. Son souffle haletant dissipait les hurlements qui hantaient mon cerveau, et apaisait mes débordements. J'oubliai les délices cruelles qui glorifiaient mes cérémonies et posai sur son sein une oreille attentive., J'écoutais son cœur sous mes étreintes pressantes, bouillonner des tempêtes et gronder des tonnerres. Mes mains enlaçaient son cou, magnifiant d'un rose seyant la pâleur malade de son visage. Son corps soumis à ma passion s'agitait en

convulsions désordonnées. Et je serrai plus fort encore pour l'entendre suffoquer dans une dernière extase. Après avoir déceler son tout dernier soupir, je relâchai mon emprise N'espérant rien de plus intense, je voulais mourir entre ses seins pour ne plus souffrir. L'amour et la mort devaient édifier pour moi le plus beau sépulcre. Mais l'air glacé me tira de mes torpeurs poétiques.

Je repris la route, ma sacoche remplie des instruments qui n'avaient pas servi cette nuit-là. La lune indifférente éclairait vaguement derrière moi un cadavre allongé.

*Cette image apparaîtrait dans le Chant premier

Tous droits réservés.
Georges Ioannitis
<http://georgeioannitis.over-blog.com/>